

Recherches sociographiques



Mélanges d'histoires du Canada français offerts au professeur Marcel Trudel

Jean Blain

Volume 19, Number 3, 1978

Structures urbaines

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055809ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055809ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Blain, J. (1978). Review of [*Mélanges d'histoires du Canada français offerts au professeur Marcel Trudel*]. *Recherches sociographiques*, 19(3), 405–406.
<https://doi.org/10.7202/055809ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Mélanges d'histoire du Canada français offerts au professeur Marcel Trudel, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1978, 249p. (« Cahier du centre de recherche en civilisation canadienne-française ».)

Comme cela est inévitable dans des ouvrages de ce genre la seule unité du livre réside dans le prétexte qui l'a fait naître ; en l'occurrence, rendre hommage à Marcel Trudel qui a, à son crédit, une œuvre historique considérable et dont chacun admire chez l'auteur, nous dit le présentateur Pierre Savard, les qualités d'assiduité au travail et de respect du document. J'ajouterais volontiers un autre trait qui m'apparaît aussi important : la volonté bien arrêtée de s'adapter à des problématiques changeantes ; ce qui en fait un historien chevronné mais qui reste encore bien vivant dans son métier — espèce rare dans un milieu qui a la redite facile.

Il y en a pour tous les goûts dans ce recueil ; pour ceux qui aiment qu'on leur serve des documents bruts à peine brochés les uns aux autres ; pour les friands de la petite histoire ou de la chronique ; pour ceux qui préfèrent qu'on leur promette plus qu'on leur donne ; pour ceux qui aiment réentendre les voix de l'historiographie clérico-conservatrice du XIX^e siècle ou relire des synthèses déjà bien ressassées. Dans tout cela, du bon et du moins bon, du réfléchi et du superficiel, du fini et du bâclé. Il est d'ailleurs impossible dans pareils recueils qu'il en soit autrement.

Par goût, par affinité, par tendance, je retiens deux articles ; ce qui n'est en aucune façon un jugement porté sur la qualité des autres.

Le premier, de Serge GAGNON, s'intitule « Le XVI^e siècle de Narcisse-Eutrope Dionne à Marcel Trudel (1891-1963) ». Il s'agit d'un essai d'historiographie où l'auteur examine les différences d'interprétation que connaît le XVI^e siècle canadien par suite du passage de l'idéologie clérico-conservatrice à l'idéologie libérale. L'époque étudiée est particulièrement bien choisie en ce que, de Dionne à Trudel, la documentation sur le XVI^e siècle reste sensiblement la même et par conséquent n'affecte pas la vision globale de la période. Tandis que Dionne jauge la période à l'aune de l'idéal missionnaire avec sa séquelle obligée d'intolérance religieuse à l'endroit des huguenots, de haine du « matérialisme » dont font montre les chercheurs d'or et de racisme à l'égard des autochtones, Trudel réhabilite la quête des « riches choses », remet dans leurs perspectives réelles les prétentions missionnaires et ne se scandalise pas de la qualité morale des colons de Roberval. Le plus difficile pour Gagnon, c'est de rattacher ces interprétations aux idéologies qui, selon lui, marquent les deux auteurs étudiés. Il s'y essaie en tentant de reconstituer, par des rappels de faits et des citations, le climat intellectuel dans lequel les auteurs ont écrit. Il faudrait, je pense, une analyse plus structurée, plus serrée. On la trouvera sans doute dans l'ouvrage sur les divergences d'interprétation entre les deux Canadas dont il annonce la parution pour bientôt.

Le second texte signé de Fernand OUELLET a pour titre : « Propriété seigneuriale et groupes sociaux dans la vallée du Saint-Laurent (1663-1840) ». Comme tout ce qui sort de la plume de Ouellet, il s'agit d'un travail long, réfléchi, substantiel, parfois irritant, toujours intéressant. Le thème central n'est pas nouveau : c'est le biais de la démonstration qui pourrait l'être : une société d'Ancien Régime avec ses hiérarchies, ses privilèges, sa mentalité s'installe dans la vallée du Saint-Laurent au XVII^e siècle. Elle traverse sans trop d'à-coups la période de la Conquête. On ne commence à mesurer sa décadence que dans les dernières décennies du XVIII^e siècle. Elle laisse des traces jusqu'à la fin du XIX^e siècle tant il est vrai que « les structures mentales sont les plus lentes à se transformer ». Fondée sur le privilège, cette société d'Ancien Régime cultive les valeurs aristocratiques associées à la propriété seigneuriale et à la vocation militaire. Mais elles touchent aussi — à cause du peu de rendement de ces valeurs classiques en milieu colonial naissant — l'administration et l'économie marchande. En somme, c'est la noblesse qui polarise la société d'Ancien Régime et qui rend compte des transferts sociaux. Partant, c'est la bourgeoisie qui cherche à s'anoblir par toute sorte de moyens et non la noblesse qui s'embourgeoise. Ouellet tente d'établir son point en étudiant, au cours des décennies, l'évolution de la propriété des fiefs.

Il a bien raison de souligner que le régime seigneurial (à cause du démarrage colonial qui l'empêche d'engendrer « tous ses effets cumulatifs d'un seul coup ») ne peut s'étudier que dans une perspective de longue durée. Par ailleurs, il faudrait aussi voir si justement le démarrage colonial n'est pas de nature à fausser dès le départ le rôle d'une institution ; et si la longue durée ne s'appuie pas sur des assises trop fragiles quand elle ne repose, en ce qui concerne la Nouvelle-France, que sur des analyses qui ne dépassent pas 1663. Bref, un dossier passionnant à suivre. Pour le moment, il n'est pas exagéré d'affirmer que le texte de Ouellet contribuera pour beaucoup à ce que les *Mélanges offerts au professeur Marcel Trudel* ne s'empoussièrent trop vite sur le rayon des bibliothèques.

Jean BLAIN

*Département d'histoire,
Université de Montréal.*

Robert RUMILLY, *Papineau et son temps*, Montréal, Fides, 1977, 2 vols, 643p. et 594p.

Par son volume, l'œuvre de R. Rumilly occupe une place à part dans l'historiographie québécoise. Elle impressionne sans doute par l'espace qu'elle occupe sur les rayons d'une bibliothèque mais elle dénote aussi une façon presque unique d'individualiser les expériences collectives. Il s'agit en effet de raconter à l'intention du public, le plus grand possible, l'histoire d'une province par la biographie de ses hommes illustres ou soi-disant illustres. Que l'auteur ajoute ou non au titre de son livre la précision « et son temps » a peu de conséquence sur la facture de l'œuvre. Le héros est mêlé à des événements qui prennent place dans le récit et, autour de lui, gravitent des individus de moindre taille. Ceux-ci sont, semble-t-il, tellement importants par rapport à la trame événementielle que ce que l'auteur appelle l'index n'est en définitive qu'une énumération de noms de personnes : dans le *Papineau*, 144 sur 146 des premières mentions sont des noms d'individus. Les deux exceptions sont : « Annexion aux États-Unis » et « Banque de Montréal ». Dans ces index substantiels chacun peut y retrouver qui un ancêtre, qui un parent et qui un ami. Ces individus qui participent à l'œuvre du grand homme ou parfois l'entravent, appartiennent aussi au décor ou au mouvement qui anime cet univers familial. Ce genre d'histoire dans lequel l'explication est réduite au minimum et où priment la narration, l'anecdote et la description, fait appel à une méthodologie très simple : il s'agit pour l'historien d'accumuler le plus d'informations possible sur un homme politique de premier plan, de les regrouper par ordre chronologique et d'engager le récitatif. Naturellement, l'auteur, pas plus qu'il n'intègre tous les faits dans le récit, ne leur accorde la même importance. Il apparaît assez vite que cette narration a un sens et celui-ci prend sa source dans l'idéologie de l'auteur. Le résultat de tout cela, c'est une histoire qui se situe entre la chronique et l'histoire critique, dite positiviste. Elle loge quelque part dans l'univers historiographique à l'enseigne de la « pré-histoire ».

En 1934, R. Rumilly avait dans un format plus réduit, publié un premier *Papineau* gros de dix-huit chapitres de dix-sept pages chacun : 309 pages. Depuis cette époque, l'auteur a continué de recueillir des informations et, de 1950 à 1961, un bloc substantiel de la correspondance de la famille Papineau a été publié dans le *Rapport de l'archiviste de la Province de Québec*. Ce supplément d'informations, que l'auteur utilise en citant abondamment (sans pourtant donner ses références) les textes originaux, lui a sans doute permis de donner quelque substance à son œuvre ; mais l'absence d'attitude critique à l'égard de ses sources fait que cet apport nouveau se traduit surtout par un allongement radical du récit : cent trente chapitres de neuf pages environ pour un total de 1 237 pages. Cette absence d'esprit critique se manifeste de toutes sortes de façons dans ce livre écrit à la gloire de son personnage. Ainsi, lorsqu'il veut illustrer certaines difficultés éprouvées par les miliciens lors de la conscription en 1812, l'auteur affirme : « La